

Colette Soler

## L'acte manqué de Ferenczi \*

Ferenczi fait partie de cette génération d'analystes qui eut à connaître pour la première fois de l'histoire une difficulté dans la psychanalyse : l'« amortissement de ses résultats <sup>1</sup> ». Il y répondit par une question : « Que dois-je faire ? » Ce fut sa particularité que de chercher la solution à ce « rengrègement de refoulement <sup>2</sup> » du côté de l'analyste et de l'action qui lui revient. « Savoir y faire » avec l'inconscient, assez pour espérer réduire jusqu'à la cause même de la névrose, fut son ambition. Ainsi n'a-t-il cessé de questionner le ressort et les fins de l'action analytique, avec un enthousiasme et une authenticité aussi incontestables que son insouciance à l'égard de la consistance des thèses avancées.

Que disait donc Ferenczi à propos de la technique ? Certes, pas toujours la même chose. Il y a au moins trois Ferenczi : celui de la technique active première version (1919-1924) ; celui de son renversement dans la néo-catharsis (1929-1933) ; entre les deux, celui de *l'élasticité psychanalytique*. C'est au moment de ce « lumineux article <sup>3</sup> », alors que le fléau de ses oscillations est à son point d'équilibre, que Lacan le saisit pour lui rendre hommage comme « l'auteur de la première génération le plus pertinent à questionner ce qui est requis de la personne de l'analyste, et notamment pour la fin du traitement <sup>4</sup> ». Nous le prendrons quant à nous aux deux extrêmes.

\* Article paru initialement dans *Ornicar?*, n° 35, Paris, Navarin, 1985, p. 81-90. (Les dates indiquées pour chaque article de Ferenczi sont celles de la publication, reprises du volume des *Œuvres complètes*, Paris, Payot. Il y a quelquefois un décalage avec la date où l'article a été lu pour la première fois par Ferenczi.)

1. J. Lacan, « Variantes de la cure-type », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 332.

2. J. Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir », *Scilicet*, n° 1, p. 34.

3. J. Lacan, « Variantes de la cure-type », art. cit., p. 340.

4. *Ibidem*.

### Cherchez la jouissance

Tout commence avec l'article de 1919 intitulé « Difficultés dans une analyse d'hystérique ». L'intuition première de Ferenczi peut se formuler ainsi : l'action analytique ne se réduit pas à l'interprétation. Le déchiffrement ouvre certes l'accès au sens par quoi peut se résoudre le symptôme – c'est la découverte de Freud –, mais il faut plus pour soutenir la dynamique du transfert.

Cette conviction, ce sont les hystériques qui la lui suggèrent d'abord, par leur refus de la règle fondamentale. Ferenczi situe clairement ce départ. Il décrit fort précisément, à propos d'un cas, une suite de séquences types, se déployant chacune en deux temps. Premier temps, l'analysant se soumet à la règle : il associe donc, tandis que l'analyste interprète. Ce « travail » se solde généralement par quelque effet thérapeutique. Puis vient le second temps, celui de la résistance, où l'amour de transfert et les sollicitations qu'il suscite servent d'alibi à un refus de la règle d'association. Ce sont « les points morts du travail analytique <sup>5</sup> », qui résistent aux effets de l'interprétation. D'où la question de Ferenczi : qu'y faire ? Plus généralement, que faire lorsque l'« évolution » du patient ne correspond « absolument pas à la profondeur de sa compréhension théorique et au matériel mnésique déjà mis à jour <sup>6</sup> » ?

Confronté comme tous ses contemporains à ces phénomènes cruciaux de l'expérience, où se sont avérées pour la première fois les butées de l'interprétation, Ferenczi s'est distingué d'emblée par une position originale. En effet, dès l'abord, il a récusé ce qui allait bientôt s'imposer comme un mot d'ordre majeur, l'analyse des résistances. Pour lui, il n'y voit que « vains efforts ». Certes, il constate que cela résiste, mais il postule immédiatement que ces temps d'inertie du processus exigent une intervention autre, spécifique, « active », et dont l'effet attendu doit être une reprise dudit travail. Soulignons : pour Ferenczi, ce qui s'interprète, ce sont les associations du patient, ses dits. La résistance, elle, ne s'interprète pas, elle se surmonte ou se contourne. Ainsi, dès 1919, discerne-t-il pratiquement une double composante de l'expérience, à laquelle il fait correspondre une

5. S. Ferenczi, « Prolongements de la technique active », dans *Œuvres complètes, op. cit.*, t. III, p. 121.

6. S. Ferenczi, « Difficultés techniques d'une analyse d'hystérie », dans *Œuvres complètes, op. cit.*, t. III, p. 22.

double polarité de l'action analytique. Au couple association libre-interprétation, il adjoint cet autre : résistance de transfert-action. Champollion qui déchiffre, l'analyste est aussi l'accoucheur qui manie les « forceps ». C'est dire qu'il porte, selon Ferenczi, la responsabilité du processus même de la cure. À l'aveugle, et de façon certes bien tâtonnante, il impose à l'analyste la charge de cette fonction que Lacan désignera comme celle de la cause – cause du travail analysant. Cette exigence, pour ne pas être plus éclairée, n'en portait pas moins un peu cette « rigueur en quelque sorte éthique <sup>7</sup> » que requiert la psychanalyse.

Ferenczi précise sa conception dans deux articles, de 1921 et de 1924 : « Prolongements de la technique active en psychanalyse » et « Les fantasmes provoqués ». Le point d'impact de la nouvelle technique y est très explicitement défini ; il porte sur ce qu'il appelle les « tendances érotiques <sup>8</sup> » dans le transfert et vise à les insatisfaire. La thèse est simple : les temps morts de l'analyse sont corrélatifs des satisfactions que le sujet tire du transfert. Quand les associations tarissent, quand l'interprétation devient inopérante, c'est qu'une satisfaction est là, qu'il s'agit de « débusquer des cachettes <sup>9</sup> » où elle s'abrite. Le silence dit ainsi la présence de la pulsion. Cherchez la jouissance, c'est le mot d'ordre de la technique active.

Pour Ferenczi, de façon très classique, le transfert est pensé comme la répétition des fantasmes érotiques du passé, comme l'actualisation sur la personne de l'analyste des relations fantasmatisques développées à l'égard des premiers partenaires du sujet, les parents. Mais Ferenczi accentue un trait : le fantasme n'est pas seulement imaginarisation, rêverie, représentation mentale. Il greffe sur la représentation d'un scénario, un élément qui est de l'ordre non pas de la pensée mais de la satisfaction – une jouissance actuelle. Celle-ci, très différente selon les divers cas qu'il expose, se présente dans son premier exemple comme une jouissance masturbatoire, corrélée à des fantasmes œdipiens conscients. Ainsi s'avise-t-il que la patiente « dont les séances se pass[ai]ent en déclarations et serments d'amour passionnés <sup>10</sup> », pratique ce qu'il identifie, grâce à sa posture et à

7. J. Lacan, « Variantes de la cure-type », art. cit., p. 324.

8. S. Ferenczi, « Prolongements de la technique active », *op. cit.*, p. 123.

9. S. Ferenczi, « Difficultés techniques dans une analyse d'hystérie », *op. cit.*, p. 18.

10. *Ibid.*, p. 18.

quelques remarques, comme une forme larvée de masturbation. La conclusion s'impose à lui : c'est « ça » qui résiste à l'interprétation. Reste donc à empêcher cette « prime de plaisir <sup>11</sup> ».

« J'ai été amené à mettre en place une nouvelle règle analytique.

« La voici : il faut penser pendant le traitement à la possibilité d'un onanisme larvé ainsi qu'aux équivalents masturbatoires et, dès qu'on en remarque les signes, les supprimer. [...] Si jamais le patient remarque que ces modes de satisfaction échappent à l'analyste, il les charge de tous ses fantasmes pathogènes, leur permet à tout moment la décharge dans la motilité, et s'épargne le travail pénible et déplaisant de les rendre conscients <sup>12</sup>. »

Opérer par soustraction de jouissance, telle est donc la finalité de ce nouveau pas de la technique ; mais c'est pour que le couple association-interprétation reprenne ses droits, la nouvelle finalité restant toujours subordonnée – Ferenczi n'a cessé de le répéter – à la fin première, le déchiffrement du matériel.

Quant aux moyens, il s'agissait de les inventer. Le premier, utilisé dans son cas princeps, fut très logiquement la prohibition. Bousculant le préjugé de la neutralité de l'analyste, Ferenczi interdit à sa patiente la posture à effets supposés masturbatoires, puis, dans la suite de ce premier pas, les divers comportements dérivés. Cependant, quoique enthousiasmé par les résultats « foudroyants » de cette première hardiesse, Ferenczi dut bientôt convenir que, si les moments de stagnation du processus analytique sont fréquents, il n'est pas de règle que le fantasme et la satisfaction qu'il véhicule s'y donnent à ciel ouvert. Il conçoit alors de « provoquer » le fantasme. Un deuxième exemple, complémentaire du premier, est présenté dans *Prolongements de la technique active*. Il s'agit d'une jeune musicienne que la honte et la gêne retiennent de se produire en public, tant comme musicienne (malgré son talent) que comme femme (malgré sa beauté). Ce qui s'impose au premier plan de ce cas est non pas la satisfaction du fantasme, mais au contraire la défense du sujet. Ferenczi n'entreprend pas plus d'interpréter la défense qu'il ne le faisait de la jouissance dans son premier exemple. Il s'emploie plutôt à la faire céder. À coup d'ordres et d'exhortations, prenant la honte

11. *Ibid.*, p. 21.

12. *Ibid.*, p. 20.

comme indice du désir, il obtient de sa patiente qu'elle parvienne – selon son vœu – à s'exhiber devant lui, en séance, dans un chant équivoque et lascif.

La technique se fait ici provocatrice. L'analyste ne s'y contente pas de se prêter au fantasme. Au nom de ceci qu'il faut mobiliser la répétition dans le transfert pour pouvoir l'analyser, il se fait l'agent d'une injonction de jouissance. Aussi scabreuse que puisse paraître cette pratique, elle n'implique pas pour Ferenczi de changement d'orientation. Elle n'est, croit-il, qu'une variante technique nécessaire pour faire affleurer le fantasme de désir, dans les cas où la défense du sujet prend le pas sur la satisfaction de la pulsion. Vient ensuite le temps second, celui de l'interdit, où l'analyste dit : « Fini de chanter, il s'agit de travailler <sup>13</sup> » pour la remémoration. Ce qui s'en produit dans le cas cité ramène en effet au jour l'aspiration infantile à se faire voir, ainsi que le contexte de mise en place de la défense.

Injonction et prohibition sont donc les deux activités complémentaires de la nouvelle technique. Elles répondent à la double nécessité d'actualiser le fantasme dans le transfert et de l'insatisfaire pour qu'il n'entrave pas le processus de la cure. Certes, les formulations de Ferenczi sur le fantasme sont loin d'être toujours claires et coordonnées. Il le décrit le plus souvent comme scénario œdipien accompagné de jouissance masturbatoire, et l'assimile à un mensonge, exclusif du réel. Ce point à lui seul mériterait une étude séparée. Cependant, l'usage pratique tranche ici de ce que Ferenczi veut dire. Sa technique active postule que le fantasme est pour le sujet comme un pansement, un dispositif fait pour lui assurer un appoint de satisfaction, lequel compense les frustrations subies, et contrarie ainsi par voie de conséquence la dynamique du sujet. Compensation et obstacle donc. À quoi répond une conception de la cure qui obéit, selon l'expression de Freud, à un « principe d'abstinence », et qui trouve son issue dans un deuil. Ferenczi le souligne en 1928 dans « Le problème de la fin de l'analyse ». C'est la renonciation (*Entsagung*) qui doit résoudre les frustrations (*Versagungen*) passées, et non l'irréalisme du fantasme. C'est dire que si la technique active vise la jouissance, elle ne méconnaît pas pour autant, loin de là, le manque à être et la division du sujet.

13. S. Ferenczi, « Prolongements de la technique active », *op. cit.*, p. 122.

### Refaire l'Autre, tendre et véridique

Tel était le Ferenczi des années 1920. Est-ce le même qui, dix ans après, propose la néo-catharsis ? Quatre articles s'échelonnent de 1929 à 1933 : « L'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort », « Principe de relaxation et néo-catharsis », « Analyse d'enfant avec des adultes » et « Confusion de langue entre les adultes et les enfants ». Le retournement est total. Toutes les propositions de Ferenczi se sont inversées. Le « laisser-faire » a remplacé l'activité ; le principe d'accomplissement (*Gewahrung*<sup>14</sup>) s'est substitué à celui d'abstinence, et la réparation finale a pris la place du deuil. C'est que la résistance est désormais imputée non au fantasme, mais aux effets insistants d'un traumatisme du passé.

Ferenczi n'en est certes pas venu là d'un seul coup. Deux articles ont d'abord marqué la fin de ses premières tentatives. Ce sont, en 1926, « Contre-indications de la technique active » et, en 1928, « Élasticité de la technique psychanalytique ». Il y avoue les échecs ou au moins les limites de sa technique, et il la corrige, non dans sa finalité, mais dans ses moyens. Injonctions et prohibitions étant récusées comme procédés de maître, peu propices à soutenir le transfert et pas toujours aptes à défaire les résistances, Ferenczi revient à ce moment-là à une attitude plus « expectante », qui table sur une insistance souple et patiente, là où l'interprétation a perdu ses droits.

Le rebondissement des années 1930, Ferenczi le justifie par les butées de certaines cures, mais aussi par une étrange profession de foi. Il en appelle, pour fonder ses nouvelles et parfois scabreuses initiatives, à une « foi fanatique » dans les possibilités de succès de la psychanalyse et à un refus d'admettre l'incurabilité, fût-ce au prix du confort de l'analyste<sup>15</sup>. Comment ne pas saisir la note d'héroïsme offensif qui vibre dans cette curieuse proclamation, et où se trahit, au-delà de l'énoncé – inattaquable –, le décalage d'une énonciation ? Mais laissons là ce que voulait dire le sujet Ferenczi, et voyons plutôt ce que l'analyste articule d'enseignement pour nous, ses lecteurs.

14. Cf. S. Ferenczi, « L'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort », p. 80, et « Principe de relaxation et néo-catharsis », dans *Œuvres complètes, op. cit.*, t. IV, p. 88.

15. S. Ferenczi, « Analyse d'enfants avec des adultes », dans *Œuvres complètes, op. cit.*, t. IV, p. 100.

Une deuxième fois, Ferenczi propose rien de moins qu'un changement de technique, fondé sur un changement d'hypothèse quant à ce qui entrave la marche de l'analyse et la guérison. Il l'explique dans « L'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort », article précieux, car il nous indique à quelles sollicitations Ferenczi a cédé. Le changement, il l'inaugure avec des malades chez lesquels il croit pouvoir identifier une « catégorie morbide » spéciale : celle des sujets atteints d'un « dégoût de la vie <sup>16</sup> », d'un pessimisme originaire et d'une pente au suicide, directe ou indirecte. Cette fracture de l'élan vital lui paraît imputable, dans les cas considérés, au contexte de leur venue au monde, comme enfants « mal accueillis » ou « laissés tombés » après un accueil enthousiaste. Nous ne contesterons pas de tels faits à Ferenczi. Nous y reconnaitrons plutôt les cas où les caprices de la biographie rendent particulièrement aiguë et lisible la question du sujet quant à sa place et à son être, quant à ce qu'il fut « pour l'Autre dans son érection de vivant <sup>17</sup> », et la réponse masochiste d'un *μη φυναι* (plutôt ne pas être !). C'est en tout cas le manque à être du névrosé, et son appel à complément, qui là sollicite l'analyste. Ferenczi, comme aspiré par la demande de ces sujets, se laisse induire à l'espoir de corriger leur expérience par le transfert. Il voulut leur refaire une origine, leur constituer une autre première rencontre, la bonne cette fois.

Ce sera au prix des exigences de l'analyse :

« Dans ces cas de diminution du plaisir de vivre, je me suis vu, peu à peu, obligé de réduire de plus en plus, les exigences quant à la capacité de travail des patients. Finalement, une situation s'est imposée, qu'on ne peut décrire autrement qu'ainsi : on doit laisser le patient faire, pendant quelque temps, comme un enfant. [...] On permet, à proprement parler, à ces patients de jouir, pour la première fois, de l'irresponsabilité de l'enfance, ce qui équivaut à introduire des impulsions de vie positives, et des raisons pour la suite de l'existence <sup>18</sup>. »

La néo-catharsis n'est que la généralisation à tous les cas, analyses didactiques comprises <sup>19</sup>, de cette pratique et de cette hypo-

16. *Ibid.*, p. 78-81.

17. J. Lacan, « Remarques sur le rapport de Daniel Lagache », dans *Écrits, op. cit.*, p. 68.

18. S. Ferenczi, « L'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort », *op. cit.*, p. 80.

19. *Ibid.*, p. 111.

thèse. D'où le schéma d'une analyse qui va se dérouler de la façon suivante : donner d'abord, inconditionnellement, ne frustrer qu'ensuite, prudemment, car ce dont les névrosés ont besoin, « c'est d'être véritablement adoptés et qu'on les laisse pour la première fois goûter les béatitudes d'une enfance normale <sup>20</sup> ». Ainsi Ferenczi aura-t-il tenté d'être à la hauteur de la demande en effet inconditionnelle du névrosé, sans s'arrêter à la question que Freud lui pose : jusqu'où irez-vous dans la gratification ?

Véritable infirmier du manque à être, il veut d'ailleurs bien admettre qu'il « gâte » ses névrosés, « sacrifiant toute considération quant à son propre confort <sup>21</sup> ». Mais c'est, croit-il, la condition nécessaire pour obtenir ensuite l'actualisation du temps de la frustration, et, avec lui, la reproduction du traumatisme originaire dont vit la névrose ne peut qu'être réviviscence, car la remémoration achoppe. Réviviscence hallucinatoire, jusqu'à la transe de l'agonie traumatique. C'est Freud revu par Charcot. Ferenczi n'a d'ailleurs pas jeté le voile sur les extrémités où il entendait conduire ses patients, justifiant au contraire ces débordements : ce qui ne peut se dire, il faut l'agir... pour le dire enfin.

Qu'est-ce donc qui se dit là ? Il se dit, en clair, que le mal vient de l'Autre. Dans la transe qui lui est donnée à voir, Ferenczi déchiffre ceci : l'Autre me tue. En effet, à le suivre, le mot du traumatisme serait le suivant : un enfant est séduit et... trompé. Or, que veut l'enfant ? L'amour-tendresse et la vérité, dit Ferenczi, qui ne s'interroge pas sur leur compatibilité. Nous revoilà donc dans le « vert paradis ». Et que rencontre-t-il chez l'adulte ? Un érotisme et une violence qui le visent et qui, plus grave encore, se désavouent. Jouissance et mensonge sont les deux mauvaises rencontres du névrosé ; et tant pis, dit Ferenczi, si on me traite d'hystérique. Reste donc à refaire l'Autre – tendre et véridique.

Certes, l'expérience analytique atteste quelques faits, et notamment celui-ci, premier, que la rencontre du sujet avec la sexualité est toujours traumatique, toujours en surprise par rapport au discours, toujours irruptive dans le champ de la perception et de la pensée ; hors programme, soit hors de ce que le symbolique permet de pré-

20. *Ibid.*, p. 97.

21. *Ibid.*, p. 107.



voir dans le monde. Mais est-ce fait de structure, ou accident de l'histoire ? Qui accuser, l'incommensurabilité de la jouissance et du signifiant, ou la malignité de l'Autre ? On sait que Freud, un temps suggestionné par ses hystériques, tint d'abord pour la thèse de la séduction – faute de l'Autre donc –, avant d'y reconnaître le fantasme, et le postulat sur l'Autre qu'il implique. Ferenczi fait le chemin inverse : du fantasme au traumatisme. La technique active faisait du fantasme le secret du symptôme, la néo-catharsis revient, elle, à l'hétéronomie du traumatisme. La question n'est pas de savoir, bien sûr, s'il existe pour les humains des traumatismes réels. C'est l'évidence même. Inutile, donc, d'invoquer à l'appui de Ferenczi les horreurs de la vie. La question porte sur ce qu'est une névrose, et notamment sur ce qui cause les symptômes. Le postulat de la néo-catharsis est que tout arrive par la faute de l'Autre. Le mensonge a donc changé de camp. Ferenczi corrige sa première thèse, elle, freudienne. Retournant sa formule, il pose : « Les fantasmes hystériques ne mentent pas <sup>22</sup>. » C'est donc l'Autre qui ment, sur la jouissance que l'enfant interroge.

Il y a dès lors problème technique. En effet, comment analyser, et donc transformer, un traumatisme supposé hors des prises de l'efficace du sujet ? Un traumatisme qui appartient au passé, qui est censé avoir saisi le sujet dans son innocence, et qui, en outre, ne se dit pas. En effet, les dits transférentiels que Ferenczi suit dans sa quête de la vraie origine ne portent guère que la demande, qu'elle soit revendicante ou résignée. Le dire analysant est demande. Mais, dès lors qu'on suppose cette insistance générée, non par la béance du sujet, mais par l'événement passé d'une réponse de l'Autre qui fut inadéquate, il ne reste plus qu'une voie : venir dans le transfert à la place de l'Autre et, de là, tâcher de corriger le trauma, soit satisfaire à la double demande d'amour et de vérité. Ferenczi s'étant employé à combler la première découvrit qu'il n'y suffisait pas. Il en conclut qu'il fallait encore être totalement vrai, et donc confesser satisfactions et faiblesses. Ainsi l'analyste prend-il la faute sur soi et par un curieux retournement est-ce lui qui se trouve en situation d'avouer. Fallait-il payer de ce « prix en ridicule que soit seulement reconnu le manque à être du névrosé ? », demande Lacan.

22. *Ibid.*, p. 93.

### Une « folie de transfert »

Aucune chance en tout cas dans cette voie de faire de la mauvaise fortune du sujet une bonne rencontre. Ferenczi s'en aperçut – nécessairement –, son journal en témoigne, qui fut tenu l'année même où la mort vint sceller l'impossible de sa position.

Certes, le névrosé n'a pas tort : mis au pied du mur de dire ce que je suis, l'Autre se tait. Reste donc à inventer, et c'est bien ce qu'il fait. Il imagine que ce silence couvre la perversion de l'Autre, et ce, bien souvent à contre-courant de la biographie, Freud l'a noté dès longtemps. Ferenczi emboîte là le pas de la névrose. Ne concevant pas qu'il y ait de l'impossible à dire, comme en témoigne d'ailleurs son ambition de débusquer le refoulement originare lui-même<sup>23</sup>, il suppose le recel et la malignité de l'Autre. À la question « l'Autre sait-il ? », qu'il ne se pose pas même, Ferenczi a déjà répondu oui. Qu'est-ce d'autre que l'hypothèse du transfert, celle d'un sujet supposé savoir toute la jouissance ? Inutile donc de scruter sa correspondance avec Freud pour reconnaître en lui l'incarnation d'un drame du transfert ; il s'étale partout, dès ses premiers écrits techniques. Ferenczi savait ce qu'il disait lorsqu'il appelait pour l'analyste la fin vraie de l'analyse. Sans doute n'y a-t-il pas à proprement parler de sujet hors transfert, sans doute aussi peut-on le déchiffrer de la position du transfert, mais Ferenczi illustre excellemment à nos yeux l'impossibilité d'analyser de cette position, sans que l'acte ek-siste un sujet supposé savoir. Cette impossibilité, Ferenczi l'aura payée cher, dans sa vie et dans ses contributions.

Dans ses productions d'abord, car si la technique active des années 1920 impliquait une juste intuition et du manque à être du sujet, et de la part d'être qu'il arrache au fantasme, celle des années 1930 est acte manqué, doublement : parce qu'elle est le négatif de l'acte, lequel a effet de division tandis qu'elle est colmatage, mais aussi parce qu'elle fait symptôme, retour de vérité quant à la position où était venu Ferenczi. Ainsi, dans ce qu'il nous laisse, le témoignage éclipe-t-il la portée doctrinale.

Dans sa vie ensuite, où, plus que le ridicule, il eut à supporter, avec le tollé de ses pairs et le désaveu de Freud, l'accusation de folie, *via* Jones le bien-intentionné. Balint, son analysant et élève, protesta

23. *Ibid.*, p. 102.

et se porte caution. Mais pourquoi ne pas diagnostiquer, sous les extravagances de cette technique déboussolée et sans recours au témoignage des dernières heures et au secret de sa confiance, quelque chose comme une « folie de transfert », à mettre entre guillemets, ce qui veut dire pas fou du tout. Cette folie-là nous rappelle que la psychanalyse n'est pas un jeu dans lequel on peut impunément s'avancer « la poitrine nue <sup>24</sup> », soit sans le savoir de la structure. Elle n'exclut pas, en outre, de rendre à Ferenczi l'hommage qu'il mérite, celui d'avoir poussé ses erreurs jusqu'à leur extrême conséquence, où leur nature d'impasse s'avère et nous enseigne.

On ne peut donc que se réjouir de la parution en France de son journal et de sa correspondance intégrale avec Freud. Car Ferenczi ne méritait certes pas d'être censuré. Que la question s'en soit seulement posée a suffi à lui constituer des partisans, qui tiennent pour un Ferenczi victime aux yeux de l'histoire de la jalousie méchante de ses pairs ou des impatiences supposées dogmatiques du maître. De fait, l'industrie conjuguée de Jones et d'Eitingon a bien failli obtenir la censure de son texte sur la confusion des langues au Congrès de Wiesbaden en 1932. Freud, de confiance, la leur accorde dans une lettre à Eitingon du 29 août 1932, alors qu'il n'a pas lu le texte. Trois jours après, il l'a lu et se ravise dans la frappe laconique d'un télégramme en date du 2 septembre qui stigmatise le texte : « Inoffensif. Bête. »

Freud en tout cas n'a jamais fait mystère de son avis. La technique active première manière, il l'a vigoureusement et explicitement approuvée dans son principe. L'article « Les voies nouvelles de la psychanalyse » en fait hommage à Ferenczi, et nomme son inspiration : principe d'abstinence. Comment s'étonner dès lors que Freud, dont la tête ne tourne pas au vent des sollicitations de la névrose, n'approuve pas conjointement les renversements d'orientation qu'opère la néo-catharsis ? Il faut noter au contraire la pondération de sa réprobation. Elle fut certes immédiate et sans réserve – ce que nous avons de sa correspondance en témoigne –, mais la vraie réplique adressée à l'ensemble du mouvement analytique ne vint qu'en 1938, avec « Analyse finie, analyse infinie ». Ce temps pour répondre dit bien à quel point Freud a pris au sérieux le défi

24. J. Lacan, « Radiophonie », *Scilicet*, n° 2-3, Paris, Le Seuil, p. 83.

mensuel 4

technique de Ferenczi, bien loin d'y voir le seul effet d'un égarement personnel. Car l'os, c'est la névrose, et sa question mise en forme de demande dans le transfert. Là où Ferenczi cherche la gratification qui la ferait cesser, Freud dit : castration. C'était désigner un impossible dont toute la question est de savoir comment il peut ne pas exclure la « solution » de l'analyse infinie. Ce à quoi s'est employé Jacques Lacan.